

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

VOL. I.

MONTREAL, SAMEDI 7 JUIN 1884.

No. 25.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 7 JUIN 1884.

SOMMAIRE

Poésies : L'angelus du soir, W. Chapman — Chanson, A. G. L. Desaulniers — La ferme, *** — Chronique, Fernand — Le devoir, Roméo — Causerie, la Kermesse, Touchatout — Les deux jambes sans sépulture, Gérald — Pauvre bête ! Zip — Hygiène de la famille, hygiène des aliments, le thé, Un vieux médecin — Le tout Montréal — Le coin pour rire — Courrier des théâtres, Le monsieur au monocle — Modes du jour, Pèpia — Le Journal du Dimanche illustré, numéro de la Saint-Jean-Baptiste — Feuilleton : Le secret de Roch (suite).

L'ANGELUS DU SOIR

Noyant les monts d'azur dans des flots de rayons,
Le jour à l'horizon a fermé sa paupière ;
Dans les prés tout se tait, hors la voix des grillons...
Et l'église bientôt va se mettre en prière.

Ecoutez ! résonnant comme mille clairons,
Le bronze du saint lieu fait rouler son tonnerre,
Et la tour qui frémit, sur sa base de pierre,
Déchaîne sur la plaine une averse de sons.

Dans le lointain qui luit comme un brasier de forge
L'écho des bois profonds redit de gorge en gorge
Les modulations de la bouche d'airain...

Mais la cloche se tait..... et l'on écoute encore
L'angelus qui gravit son échelle sonore
Et va se perdre au fond du ciel calme et serein.

W. CHAPMAN.

CHANSON

Tu me reviens, dis-tu, ton cœur est libre,
Tu me le dis, mais moi, je n'en crois rien.
Je ne veux pas faire ainsi l'équilibre
Entre vos cœurs pour y briser le mien.
Si tu l'aimais, tu dois l'aimer encore.
N'en rougis pas, pas de fausse pudeur,
D'ailleurs, vois-tu, ne crois pas que j'ignore.
Ce coup mortel que tu reçois au cœur.

Tu me diras cela se cicatrise,
Je veux le croire, et c'est là ton secret,
Je t'aimais tant que si ton cœur se brise
Je le verrai se briser à regret.
Comme un oiseau qui laisse la ramure
Où son nid tremble au souffle de l'hiver
Regrette encore avec un doux murmure
Tous les débris dont le sol est couvert.

Si tu pleurais je te croirais peut-être,
Les pleurs, tu sais, témoignent pour nos cœurs,
C'est un déluge où l'on voit disparaître
Bien des péchés et puis bien des pécheurs.
Mais ton œil sec rien de bon ne m'augure,
Nous voilà donc séparés pour toujours.
Donne à ton aile un peu plus d'envergure
Et refais-toi de nouvelles amours.

A. G. L. DESAULNIERS.

LA FERME

TABLEAU DE PRINTEMPS

Les garçons de labour, au poignet formidable
Rangent sous les hangars les herses pour la nuit,
Au dedans de la ferme on prépare la table
Et les couverts d'étain se heurtent à grand bruit.

Voici que le troupeau s'en revient à l'étable ;
Lentement, l'air rêveur, un pâtre le conduit.
Sans craindre des béliers la corne redoutable,
Un bambin court vers eux, les caresse et les suit.

Le soleil sur les toits darde ses flèches roses ;
Et debout sur le seuil, content de toutes choses,
A l'astre qui s'en va le fermier dit adieu,

Tandis qu'au fond du ciel se levant blanche et pure,
L'étoile de Vénus sourit à la nature
Avec un regard doux comme un regard de Dieu.

CHRONIQUE

Un homme vient de mourir en Angleterre dont le nom était connu dans le monde entier. Je veux parler du prince des brasseurs, de Michael Thomas Bass. On peut dire sans exagération, qu'à part une ou deux exceptions, cet homme laisse un nom qui durera plus longtemps que ceux de ses autres contemporains. La langue anglaise n'a pas pénétré dans tous les pays, les cotons de Manchester ne sont pas connus sur la terre entière, la coutellerie de Sheffield et la quincaillerie de Birmingham n'ont pas une réputation qu'on puisse qualifier d'universelle, mais le nom de Bass est connu partout. Partout on a vu ce petit triangle rouge portant ces mots *Bass's ale*.

C'est à Burton-upon-Trent en 1830 que Bass commença à brasser les affaires et sa bière, et c'est depuis ce temps que date la fameuse réputation du pale ale anglais. Dix ans après un vieil allemand nommé John Bechtel ouvrait à New-York le premier *saloon* de *lager beer*. Il serait difficile de dire qui du pale ale ou de la *lager beer* a fait le plus de chemin. On prétend qu'il y a en ce moment aux Etats-Unis plus de cent mille personnes employées à la préparation de cette dernière bière. Le montant des taxes payées par les brasseurs yankees s'élève à plus de vingt millions de dollars par année, et nos

voisins osent affirmer qu'il se boit chez eux, bon an, mal an, autant de *lager beer* qu'il y a d'eau dans le lac Supérieur !

Pourtant, un fait est certain : c'est qu'il n'y a aucune ville au monde où il se fabrique plus de bière qu'à Burton-upon-Trent. Le Trésor anglais retire rien que de cette source, qui en est une vraie, quarante millions de dollars par an, et la plus grande partie de cette somme est fournie par Burton. La brasserie de Bass couvrait 60 arpents en 1874 et a été agrandie depuis, et pour vous citer des chiffres, car il n'y a rien comme les chiffres pour convaincre, je vous dirai que dans ce vaste établissement trois mille hommes trouvaient de l'ouvrage, que les tonneaux dont on se servait mis bout à bout formaient une ligne de trente-cinq milles de long et que le fret payé par le grand brasseur aux compagnies de chemins de fer s'élevait par an à un million de dollars.

Bass était un philanthrope et un homme de bien, il a construit des églises, des écoles et des hôpitaux, il a su enfin contrebalancer d'une certaine façon toutes les bassesses que sa bière faisait commettre chaque jour. Que ce brave homme dorme en paix et que le houblon croisse sur sa tombe.

Conseil aux gentlemen.

Ne prenez jamais, dans la rue, la défense d'une femme ; si elle est attaquée par des voyous, laissez-la se défendre elle-même ; si vous voyez qu'elle va succomber, pressez le pas.

Ne vous posez pas en défenseurs du sexe faible, il vous en coûterait une piastre ou huit jours de noir cachot.

Je sais bien qu'il y en a parmi vous, messieurs, qui préféreront payer la piastre ou même aller coucher sur la paille humide plutôt que de laisser une femme se défendre seule dans la rue, mais je les prévient que leur généreuse conduite est illégale : se mêlant de ce qui ne les regarde pas ils sont passibles des fameux huit jours !

Quelle belle chose que la justice intelligente ! Le digne magistrat qui a prononcé la sentence à laquelle je fais allusion est certainement un galant homme, il serait le premier à porter secours à une femme attaquée dans des circonstances pareilles, mais forcé de suivre la loi et de l'appliquer à la lettre il condamne les champions des dames.

Monsieur le Recorder, comme votre cœur a dû saigner ! Vous un ancien zouave, le défenseur de tout ce qu'il y a de grand, de noble, de saint, vous le protecteur de la veuve et de l'orphelin être obligé de renier votre passé, de retourner votre rôle et de condamner impitoyablement, avec des larmes dans la voix, des gens à qui au sortir de l'audience vous donneriez une cordiale poignée de main en les félicitant de leur généreuse conduite !

Vraiment lorsque l'on considère que la justice a de ces étrangetés et que les juges peuvent commettre des erreurs, on se sent fort peu rassuré.

Il y a bien des gens qui se refuseraient à croire qu'en plein XIXe siècle on peut coucher sous les verrous parce qu'on a été galant

homme. La vieille société romaine était, sous ce rapport, plus policée que la nôtre et c'est à croire qu'à force de nous occuper de grandes choses nous négligeons les petits détails.

Et pourtant, il ne fait pas bon de les négliger ces petits détails, surtout en ce qui regarde la justice. Je vais vous en donner la preuve.

Dans une ville non loin de Montréal, une vagabonde comparait un jour devant le juge et est condamnée à trois mois de prison plus une amende ou à défaut de paiement de cette amende trois mois supplémentaires. La malheureuse n'ayant pu payer achevait tranquillement son sixième mois espérant être relaxée à l'expiration de sa peine, mais le septième mois arriva sans qu'on lui rendit la liberté.

Par bonheur pour la condamnée, un reporter du journal de la ville visitant la prison reconnut cette femme; il avait justement assisté à la séance de la Cour et entendit prononcer la condamnation. Il se rappela parfaitement la sentence: trois mois et trois mois. Ne comprenant pas pourquoi cette femme était retenue alors que sa peine était expirée, il se rendit chez le directeur pour lui faire part de sa surprise et de son indignation. Ce dernier, qui n'en pouvait mais, lui montra le registre d'érou qui portait six mois et six mois, juste le double. Notre journaliste voulant tirer l'affaire au clair courut chez le juge qui avait prononcé la sentence et lui fit part de l'erreur regrettable qui avait été commise. Les registres furent examinés et le magistrat constata que par inadvertance il avait écrit six et six au lieu de trois et trois.

"Je regrette mon erreur, avoua le juge, mais je ne puis rien faire pour en atténuer les conséquences, il n'y a que le ministre de la justice qui puisse faire sortir cette femme de prison avant que les derniers six mois soient expirés!"

Et voilà comment les choses se passent. Ma foi, malgré tout l'estime que je professe pour Dame justice et messieurs les juges, je me méfierai maintenant de la première qui châtie ceux qu'elle devrait protéger et des seconds qui peuvent voir double.

FERNAND.

LE DEVOIR

Dans notre société où les grandes fortunes sont rares et où les infortunes sont assez communes, il n'y a presque personne dont l'avenir soit assuré sans qu'il y coopère par ses œuvres. Ainsi l'avenir des jeunes gens dépend entièrement d'eux. Il sera tel qu'ils l'auront fait. Ils en ont toute la responsabilité. Cette responsabilité est grande et grosse de conséquence. On pourrait parfois l'ignorer. Ceux qui compromettent ainsi leur avenir, le font généralement par légèreté, mais c'est une légèreté coupable.

Le jeune homme inexpérimenté et qui ne connaît encore que peu de chose dans la vie, commettra bien des actes dont il ne prévoira pas toujours les résultats. Néanmoins, la réflexion lui fera apercevoir des horizons nouveaux dont il ne soupçonnait pas naguère l'existence. S'il médite bien toutes ses idées il en changera au moins la moitié, et s'il raisonne bien tous ses actes il y en a certainement beaucoup qu'il n'accomplira pas.

Les idées préparent les actions et les actions sont une semence qu'on répand sur le chemin de la vie et qui porte des bons ou des mauvais fruits. On recueille toujours ce que l'on sème.

Ainsi puisque le jeune homme est l'artisan de son avenir, il est donc pour lui de la plus haute importance de prendre de suite les moyens qui

lui prépareront un avenir tel qu'un jeune homme de cœur et d'honneur doit en désirer un.

Sans entrer dans les détails sur les moyens à prendre pour réussir, il en est un qui est indispensable et qui renferme tous les autres: il se nomme le devoir. Le devoir consiste à éviter le mal et à bien faire tout ce qu'on doit faire. C'est en un mot, bien se conduire. Quelles sont les causes généralement qui font dévier les jeunes gens de la route que leur ont tracée la raison et le devoir? C'est qu'ils ont à leur disposition des sommes assez considérables et plusieurs en abusent. Au lieu de faire des économies, ils gaspilleront leur salaire de l'année; au lieu de passer leur temps à lire des livres utiles qui les instruiront et les rendraient capables dans la carrière qu'ils ont embrassée, ils mèneront une vie frivole et dissipée qui les détournera de leurs devoirs. Ils se dégoûteront du travail, négligeront ce qu'ils ont à faire et peut-être finiront-ils par perdre leur position ou du moins leur inconduite les empêchera d'avancer. S'ils ont ainsi dépensé leur salaire de chaque année, s'ils n'ont pas cherché à se rendre plus capable et si leur conduite n'est pas propre à inspirer beaucoup de confiance à leur patron, ils arriveront vite au temps où ils devront s'établir et ils manqueront de ce qui est nécessaire pour réussir: l'argent, la confiance et les capacités.

Mais un jeune homme qui n'aura pas plus de talent qu'un autre et qui aura mené une vie laborieuse et rangée, sera sûr de son avenir. Sa conduite régulière, son assiduité au travail, ses habitudes d'économie en feront un jeune homme sérieux, réfléchi et apte aux affaires. La bonne conduite est le bonheur de sa vie. C'est grâce à elle qu'il jouit de l'estime des autres et de la sienne propre. Il aura le corps dispos et l'esprit tranquille. Elle est le soutien du travail, la garantie du salaire et la condition d'une vie calme. Sans elle point de succès dans les entreprises, point de repos pour la conscience, sans cesse ballottée d'une faute à un repentir et d'un repentir à une faute. La bonne conduite serait un habile calcul, si ce n'était pas, avant tout, le premier devoir.

Il y en a beaucoup qui se livrent à la dissipation et qui tombent dans le désordre pour ainsi dire malgré eux. C'est par une détestable faiblesse qu'on appelle la fausse honte. Ils ne savent pas résister à des railleries qui devraient être l'objet de leur mépris; un reproche, un sourire ironique leur font peur. De quoi ont-ils peur? d'avoir de la raison et de bons sentiments. On craindrait les moqueries acerbes de quelques désœuvrés, quelques étourdis, sans esprit et sans cœur? Laissons ces insignifiants sans principes marcher seuls à leur ruine morale, intellectuelle et physique. Ne les suivons pas quand on a une belle carrière à parcourir.

Soyons fermes et énergiques, ce sont deux qualités qui conduisent au succès des entreprises. Ne négligeons pas notre devoir par faiblesse, ni par respect humain. C'est l'esprit qui conçoit les idées, c'est la raison qui les juge, mais c'est la volonté qui les met à exécution. C'est par elle qu'on accomplira les bonnes résolutions. Gardons-nous de rougir de ce que l'on sait être bien, et sachons faire notre volonté quand cette volonté est conforme à l'honneur et au devoir. Pour le commis, l'employé, le patron, l'étudiant et l'homme de profession, le bon emploi du temps est la conséquence d'une bonne conduite et le couronnement du devoir. Pour tout le monde le travail est la condition du succès. Le travail doit être régulier, rapide, pressé sans précipitation, modéré sans lenteur, soutenu sans excès.

Pour pouvoir bien travailler il faut savoir profiter du repos que nous offre la nuit. Le matin on se lève sans fatigue et sans remords. L'esprit est content et tranquille; c'est surtout le calme de l'âme qui repose de la lassitude des membres. Un esprit troublé et inquiet réagit sur le corps, dont il use les forces plus que la maladie même; c'est trop pour l'homme que de porter à la fois le poids de son labeur et celui de ses chagrins; il succombe bientôt sous ce double faix. Rien ne ranime et ne fortifie comme la sérénité d'une conscience pure, la perspective d'un avenir tranquille, les douces joies d'une famille bien unie.

Si le travail est le précurseur de la prospérité et la marque d'un homme de cœur, l'oisiveté, au contraire, témoigne d'une mauvaise conduite, fortifie les mauvais penchants, rend l'économie impossible, jette hors de la voie droite et engage l'homme sur la pente rapide qui conduit du désordre à la misère.

Le jeune homme doit avoir de l'ambition, aspirer à se créer une belle position et chercher dans l'étude et le travail les moyens de réussir. L'avenir appartient à ceux qui déploieront le plus d'énergie et d'activité dans les carrières qu'ils embrassent. On a passé le temps où les fortunes se faisaient par hasard. Maintenant la concurrence est si grande et la compétition si forte dans toutes les sphères sociales qu'il faut nécessairement des connaissances, de la capacité et de la ponctualité dans les affaires.

Comme les femmes n'ont d'autre position que celle que leur fait leur mari, les jeunes filles doivent redouter les paresseux, craindre les joueurs de cartes et fuir les ivrognes; car celui qui néglige son devoir négligera aussi sa femme et n'aura pas pour elle la considération qui lui est due; tandis que le jeune homme laborieux, honnête, studieux et travaillant énergiquement à son avenir, est une garantie suffisante pour que la jeune fille puisse y faire reposer une espérance d'où dépend le bonheur de sa vie.

Celui qui est laissé à lui-même et qui lutte courageusement contre les difficultés de la vie, a beaucoup de mérite et témoigne d'un homme de caractère. Il réussira. Si le travail marque les commencements de sa carrière, le succès la couronnera.

ROMÉO.

CAUSERIE.

LA KERMESE

Puisque chacun en parle, pourquoi ne dirais-je pas mon petit mot aussi, pourquoi ne mêlerais-je pas ma note au concert des louanges, pourquoi ne pas faire chorus et crier bravo! Les uns ont causé satin, rubans, chiffons, fleurs; les autres ont décrit le merveilleux décor, moi, je veux vous parler des dames, des gracieuses misses blondes ou brunes, toutes charmantes, toutes tentantes, toutes gentilles à croquer.

D'abord parlons de la Présidente-Générale, de madame J. R. Thibaudeau dont le dévouement infatigable est au dessus de tout éloge. N'est-ce pas qu'on peut bien lui dire au nom des pauvres et de ceux qui souffrent:

Vous êtes riche de bonté
Et riche aussi d'une belle âme,
Vous êtes riche de beauté,
Vous êtes bien riche, madame!

* * *

La table canadienne a enlevé tous les suffrages, elle était merveilleusement décorée. Là se trouvaient rassemblées les richesses des

palais d'Aladin : vases de prix, broderies sur soie et velours, bronzes d'art, miroirs de Venise, bijoux, étoffes précieuses. La digne présidente de cette section, madame Rottot a été vaillamment secondée par ses compagnes et vraiment, mesdames

Vous avez su vaincre partout
Dans cette fameuse bataille,
Mais les vaincus avaient bon goût
Et vos yeux étaient la mitraille !

Madame Gustave Drolet a réussi à m'entortiller, elle m'a vendu—presque très cher—un adorable petit rien tout couvert de velours, de rubans et de dentelles, il paraît que cet objet là s'appelle une pelotte à épingles. L'occasion est bonne pour me venger et j'en profite :

Les soldats recherchant la gloire,
Votre mari fit comme eux tous,
Mais sa plus brillante victoire
Madame, croyez-moi, c'est vous.

Si je me vengeais aussi, en passant, de mademoiselle Emma Tassé qui a su si gentiment me faire prendre des billets pour le tirage de sa délicieuse peinture sur porcelaine.

Le dirai-je, vous êtes belle,
Vous possédez talent, beauté ;
En vous, vraiment, mademoiselle,
Tout cela s'est fort bien tassé !

:

La section française était, sans contredit, l'une des plus brillantes : le meilleur goût avait présidé au choix des objets en vente, la décoration se faisait remarquer par un cachet tout-à-fait artistique. Si la tente est venue s'abattre sur ces merveilles c'est uniquement pour prouver une fois de plus que la France peut réparer rapidement ses désastres. Nous ne voulons pas faire un éloge banal des dames qui ont prêté leur gracieux concours à la table préférée, nous leur dirons simplement :

Vous représentez le pays
Que nous aimons depuis l'enfance,
Maintenant nous avons compris
Pourquoi l'on dit : la belle France !

:

Ces *gypsies*, ces bohémiennes étaient-elles assez jolies ? Madame McShane en magnifique costume de velours noir rehaussé d'or, aux beaux yeux dont l'éclat luttait victorieusement avec les feux de ses diamants, a conquis tout son public. Quelle fière démarche, quel port majestueux : elle était vraiment reine ! Bien des gens ont consulté la savante devineresse, qui n'écoutaient ni le passé ni l'avenir se contentant bien du présent ! Reine des gypsies,

Vous ne demandez que l'argent
De la foule éprise, ravie,
Mais chacun donnerait vraiment
Pour vous plaire même sa vie !

Mlle Brady, une charmante New-Yorkaise, costumée divinement, a eu la bonne fortune de la dire à l'Honorable M. Chapleau. Il fallait voir le grave homme d'État, oubliant un moment les soucis de la politique, consulter la *bohemian girl* et se laisser conter des choses qui devaient être couleur de rose.

Oh ! Mademoiselle Brady,

Vous venez de bien loin pour faire des heureux,
La bonne aventure !

Mais quand vous partirez que de gens malheureux,
A sad event, sure !

Et cette autre bohémienne enchantresse, mademoiselle Cusson, qui préside à la roue de fortune et vous ruine un pacha en cinq minutes :

Avec des petits airs mutins
Faisant tourner la grande roue
Elle prend nos vingt-cinq centins
Sans qu'on puisse faire la moue !

:

Voulez-vous de la fraîcheur sous tous les rapports, passez à la crèmerie suisse. Les tentures sont blanches et fraîches, les glaces (*ice creams*) sont plus que fraîches, les costumes sont frais et pimpants et les jeunes filles... est-ce qu'une jeune fille n'est pas toujours fraîche !

Malgré la chaleur qui règne sous cette tente, on se croirait au Groenland dans ce petit coin-là. Mais avouons que les Groenlandaises sont bien gentilles. Et dire qu'il y a des gens qui vont se perdre dans les glaces du Pôle alors qu'ils pourraient sans aucun risque venir déguster les nôtres. Soupirez leur donc, ô mes crémières :

Vous, hardis marins des Etats,
Choisissez la mauvaise place :
Au lieu d'aller mourir là-bas,
Venez goûter de notre *glace* !

:

Vient ensuite la section américaine, un petit bijou. Que de belles choses sur ces comptoirs, que d'ouvrages délicats et de prix ! On reconnaît bien là les doigts de fée de cette émule de la Parisienne. Que de trésors savamment étalés pour tenter l'admirateur. Aussi triomphe sur toute la ligne, grosse recette, et l'on peut murmurer à l'une des plus charmantes des vendeuses, madame Beaugrand :

Vos succès ont été complets
Et vous êtes bien aguerrie :
Vous avez vaincu les sujets
Après le roi de *La Patrie* !

:

Passons à la table anglaise, côté des cheveux blonds, des yeux bleus et des teints irréprochables. Là aussi on trouve des trésors, là aussi on se laisse tenter et on achète ! Les bras chargés de ses emplettes, le trop heureux assiégé qui s'est rendu sans grande défense soupire tout bas :

On m'avait souvent raconté :
Fille d'Albion est perfide.
C'est bien la pure vérité,
Je le vois à ma bourse vide !

:

Il y a aussi la table circulaire des fleurs, des bonbons et des cigares : les extrêmes se touchent. Cependant le havane ne fait pas tort à la rose, loin de là ; les caramels servent de traits d'union.

Les bouquets se fanent, les cigares se consomment, les bonbons se fondent et il ne reste que le souvenir de la charmante vendeuse :

Bouquet, cigare et chatterie
Rêve, flamme, tentation...
Tout cela n'est-ce pas la vie ?...
Mais avouons que c'est bien bon !

:

—Vatel ?

—Présent !

Il paraît que le grand *chef* est ressuscité, parole d'honneur ! Demandez-le plutôt à ceux qui ont bien voulu honorer le restaurant de la

Kermesse de leur patronage. Foi de mémoire de gastronome, on n'a jamais fait aussi bonne chère à Montréal que sous cette tente, et il y a encore des grincheux qui viennent vous dire :

La tente est le plus grand des maux !

Je ne suis pas de cet avis et je présente tous mes compliments et ceux de mon estomac satisfait aux dames et aux jeunes filles qui nous ont fait goûter à une si bonne cuisine.

:

Je finirai par la table de la Loterie. Elle fait partie également de la section canadienne, c'est dire que les objets étaient tous ravissants et les petits minois charmants. Le sort a fait beaucoup d'heureux mais a été souvent ironique. Je connais un vieux garçon qui a gagné une chemisette de bébé ! Cette table a été fort entourée ; les petites bourses prenaient des billets de cinq cents, les avocats en veine de clients allaient jusqu'à risquer trente sous et les princes de la finance et du haut négoce sacrifiaient la piastre entière.

Mlle Lacoste était fort occupée et a su plaire à tous ses clients :

—Monsieur, on gagne à chaque coup.
—Je veux payer ma bienvenue...
Perdu !... Vous promettiez beaucoup ? ..
Ah, j'oubliais... je vous ai vue !

Les autres demoiselles ont eu le même succès et d'argent et d'admiration.

:

En résumé, la Kermesse a rencontré toutes les approbations ; le public a répondu généreusement à l'appel des organisateurs de cette magnifique fête de charité et maintenant qu'elle touche à sa fin chacun se demande à quand la réouverture.

TOUCHATOUT.

LES DEUX JAMBES SANS SÉPULTURE

Un dimanche du mois de juin, par une fraîche matinée, Georges Howard, en habit de gala, la jambe bien tournée dans des guêtres de peau toutes neuves, sortit de la chaumière paternelle, pittoresquement située sur les bords de la Flesk, au milieu d'un bouquet de frênes et de sureaux. Il allait entendre une messe basse au village d'Abbeydorney. C'était du moins, pour les parents de Georges, le motif apparent de cette sortie ; mais un sourire à moitié réprimé, au moment où leur fils fermait la porte derrière lui, témoigna que, dans l'opinion des deux paysans, l'office n'était pas le souci le plus grand de Georges. Qu'est-ce donc, en réalité, qui préoccupait le plus son esprit pendant qu'il cheminait d'un pied léger à travers les genêts et les bruyères ? Était-ce la chapelle où il allait s'agenouiller près d'une jolie dévote aux yeux bleus, à la chevelure longue et soyeuse, ou bien la grange de la Croix d'Abbeydorney, où il devait ouvrir la danse du soir avec elle ? Il serait peu charitable de scruter les secrètes pensées de Georges Howard. Dans cette circonstance, d'ailleurs, il est d'un médiocre intérêt de connaître la vérité, car bientôt et l'amour et la dévotion de Georges cédèrent à une idée dominante qui s'empara subitement de son esprit et en effaça complètement les plaisirs de la journée.

Comme il tirait par les bruyères, sifflant le vieil air irlandais : "Je dors ; de grâce, hélas ! ne me réveillez pas !" il arriva près d'une butte élevée, tapissée d'épine blanche ; de dis-

tance en distance se dressaient quelques troncs pourris de chêne ou de hêtre, d'où s'échappaient quelques maigres rejetons se balançant au vent, ridicule parodie des vigoureux rameaux qui avaient autrefois ombragé ce lieu. Georges remarqua sur le talus un endroit qui lui sembla plus facile à gravir ; il s'y rendit, et, au moment où il saisissait une branche pour s'aider à monter, il entendit un bruit semblable au bruissement produit par une personne qui marche dans les buissons. A peine avait-il posé le pied sur une touffe de joncs, qu'il roula à terre en poussant un cri d'effroi : il venait d'apercevoir à la crête de la butte, et dans l'action de sauter à bas, deux jambes de moyenne grosseur et bien tournées, sans aucun autre appendice humain.

Elles avaient été coupées un peu au-dessus du genou, et quoique rien ne conjoignit ou coordonnât leurs mouvements, elles s'élançèrent et trottèrent par les marécages d'un pas aussi mesuré que si leur jeu eût été réglé par le premier maître à danser du comté de Kerry. Evidemment, ces jambes avaient appartenu à un corps d'homme, ainsi qu'il paraissait, non-seulement par leur structure et leur volume, mais encore par l'attache d'une culotte de laine blanche encore bouclée au genou sur un bas de soie bien tiré. Les souliers en cuir d'Espagne étaient à pointe carrée et ornés de boucles d'argent de mode ancienne, et dont l'usage était aboli depuis plusieurs générations dans cette partie du comté.

Les jambes avaient dépassé George Howard à la distance d'un bon trait de pierre avant que celui-ci, revenu de sa stupéfaction, songeât à se relever ; ce qu'il exécuta lentement, par un acte presque indépendant de sa volonté, sans quitter des yeux les deux jambes, et prononçant entre ses dents ces mots : Sainte-Vierge ! suis-je bien éveillé ou rêve-je ? Les jambes eurent bientôt pris une telle avance que Georges réfléchit qu'elles ne tarderaient pas à être hors de vue s'il ne se mettait à leur poursuite : et, renonçant aux séductions d'Abbeydorney, il prit bravement la détermination de suivre leurs traces. Dieu sait les oh ! les ah ! que proféra George Howard en voyant les jambes sauter les fossés, arpenter les guérets, les tourbières et percer à travers les halliers. Il ne tarda pas à être rejoint par un voisin qui s'en allait à Listowel chercher un prêtre pour baptiser son enfant, et qui aiguillonné par la curiosité, voulut voir la fin de cet étrange phénomène. Un maréchal ferrant, qu'un petit garçon était allé quérir pour venir à l'embranchement de la route poser quelques clous à un cheval déferré, se mit aussi de la partie. Une laitière mis bas son pot au lait et des gamins laissèrent leur mail pour courir après le miracle ; en sorte que le nombre des curieux grossit si bien, qu'en approchant Listowel on aurait pu croire, malgré l'heure matinale, à une cohue de paroissiens se rendant à l'église.

Ce fut en vérité un spectacle des plus extraordinaires lorsque les deux jambes furent parvenues aux eaux de la Flesk ; avec quelle délicatesse et quelle grâce elles franchirent le gué, s'élançant d'un caillou sur l'autre, sans que les superbes bas de soie en eussent la moindre éclaboussure. Elles coupèrent ensuite à travers champ d'un pas agile, distançant toujours de plus belle la foule, dont les cris d'étonnement redoublaient.

Après une rude traite, elles arrivèrent à un vallon couvert d'un taillis bien fourré, où se serait difficilement engagé le corps d'un homme. Les deux jambes ayant moins de bagage à porter, y pénétrèrent sans obstacle ; elles marchaient sur les buissons tandis que

les plus intrépides parmi les poursuivants se heurtaient à chaque instant du nez ou de la tête contre quelque obstacle et s'accrochaient aux épines. Plusieurs d'entre eux, écorchés ou sur les dents, restèrent en arrière ; d'autres, qui ne voyaient pas de terme à cette course, et ne sachant comment la chasse finirait, abandonnèrent la poursuite par peur. Mille propos circulaient parmi les curieux. Les uns affirmaient que deux ou trois fois ils avaient vus les jambes près de s'arrêter, et que, pour sûr, elles n'iraient pas encore bien loin. D'autres juraient, au contraire, que la rapidité de leur marche redoublait. Quelques-uns déclaraient que ce n'étaient plus les jambes, mais une ombre d'elles qu'on apercevait ; qu'elles iraient jusqu'à la nuit, jusqu'à quelque forêt ou autre lieu solitaire ; qu'il arriverait alors infailliblement, ou que la terre s'entr'ouvrirait pour les engloutir, ou qu'une rafale de vent les emporterait dans un tourbillon et que le mystère finirait de la sorte.

Sur ces entrefaites, les jambes venaient de franchir le lit de la Gale qui coule paisiblement au milieu du vallon, et parurent sur le bord opposé, animées d'une vigueur nouvelle. Elles laissaient derrière elles un pays plat, marécageux, d'un aspect morne, et la direction qu'elles suivaient tendaient si exactement vers Tarbert, que la suite, qui ne se composait plus que de gamins et de jeunes hommes, commença à croire pour tout de bon qu'elles se rendaient à cette destination. Ils furent bientôt désabusés. Les jambes se trouvèrent tout à coup en face d'un lieu nommé Newton-Sands et s'arrêtèrent brusquement. Les pieds se tournèrent à droite, sautèrent par dessus une petite tranchée, se portèrent rapidement vers les ruines d'une ancienne église que l'on voit encore en cet endroit, et qui ne sont séparées de la route que par une ou deux pièces de terre. Il ne subsiste plus que trois murs sans toiture.

Du côté où était autrefois le porche, un arbre solitaire fait ressortir davantage la monotonie de cette contrée inhabitée. Tout à côté étaient quelques tombes ; mais il fallait être assez près pour les apercevoir, à cause des hautes herbes et des décombres qui les dérobaient à la vue.

Les deux jambes se dirigèrent vers un de ces tombeaux, près du côté méridional, mais d'un pas plus mesuré, on pourrait dire plus solennel ; puis s'agenouillant lentement, elles restèrent dans cette attitude jusqu'à ce qu'un petit nombre de ceux qui n'avaient pas déserté la chasse fussent arrivés. A la vue de ce recueillement pieux, les curieux s'hardirent, leur cercle se resserra et ils osèrent s'approcher davantage. Mais, à mesure qu'ils se rapprochaient, les objets devenaient moins distincts : les jambes n'apparurent plus que comme une image vague à travers une transparence douteuse. Quelques instants après, elles ne présentèrent qu'une forme indéfinie, dont les derniers vestiges s'évanouirent dans l'air. Telle est l'étrange histoire qui défraya toutes les conversations, de Newton-Sands à Abbeydorney, pendant des mois et des années, après ce mystérieux événement. Les personnes mêmes qui prétendaient être les plus immédiatement en rapport avec le monde des esprits, non plus que les suppôts avoués et les mieux accrédités du diable, ne purent fournir une explication d'un fait aussi extraordinaire.

Seulement, une vieille femme, dont Dieu seul connaissait l'âge, et qui logeait dans sa mémoire le souvenir ancien des habitants les plus pervers d'Abbeydorney, rappela un conte de sa jeunesse qui pourra peut-être jeter un peu de lumière sur l'histoire que nous venons de raconter.

" Il y avait autrefois, dit la vieille commère,

une dame immensément riche qui possédait, non loin d'Abbeydorney, un château-fort dont il est impossible de retrouver aujourd'hui la place. Deux grands seigneurs s'en vinrent proposer de l'épouser ; l'un était un jeune homme à la belle chevelure, aux yeux bleus, aux manières élégantes et pleines de charmes ; l'autre était un homme épais, aux formes athlétiques, dur et peu courtois. La dame préféra le beau jeune homme. Cette préférence excita si fort la jalousie du second prétendant, que celui-ci se décida à se débarrasser à tout prix d'un rival préféré. Il décida, moyennant une grosse somme d'argent, un certain coquin à s'introduire la nuit dans la chambre à coucher du beau jeune homme et à lui couper la tête avec une hache. Dans la soirée où le meurtre fut commis, le criminel, auteur de cette vengeance, fit boire la victime plus que de coutume, après le diner, afin de le mettre hors d'état de résister. Lorsque le jeune homme fut vaincu par l'ivresse, il se retira dans sa chambre, se jeta tout habillé sur son lit, et, par l'effet d'une inadvertance, la tête reposant du côté du pied du lit. Quelques instants après survint le truand armé de sa hache ; il en déchargea un coup si pesant qu'il crut bien que la tête avait dû être séparée du tronc ; cependant il n'avait coupé que les jambes. Les gémissements de la victime l'avertirent que son coup était manqué, et il l'acheva d'un second coup. Le corps du malheureux fut transporté cette nuit même, dans un sac, au cimetière chrétien de Newton-Sands ; mais les jambes furent jetées dans un trou, dans le jardin du château et recouvertes de terre.

Le lendemain, le gentilhomme instigateur du forfait, annonça à la châtelaine que le beau jeune homme aux yeux bleus était retourné chez lui. La dame, ne se doutant pas du mensonge, en ressentit une grave offense et, quelques semaines plus tard, accorda la main à l'odieux rival. Mais voici qu'au milieu des joies et des divertissements de la noce, le soir, le son du cor retentit à la porte du château et, un moment après, on entendit un bruit de pas dans l'escalier. La porte de la chambre nuptiale s'ouvrit et deux jambes privées de leur tronc entrèrent tout à coup. Il y eut des cris d'effroi et une confusion extrême : l'épousée se trouva mal.

Les jambes s'attachèrent au fiancé et le poursuivirent partout jusqu'à ce qu'enfin il quitta le château.

On rapporte que depuis cette fatale nuit, de quelque côté qu'il tournât ses regards il ne cessa de voir les deux jambes, devant, derrière ou à côté de lui, jusqu'au jour où il mourut déchiré par les remords. Lorsqu'il fut à son heure dernière, il confessa son crime et prescrivit qu'on recherchât l'assassin, afin de s'assurer de l'endroit où les deux jambes avaient été déposées et il voulut qu'elles fussent exhumées et placées en terre sainte. Mais on ne put jamais retrouver le bourreau.

Peut-être, ajouta la vieille femme, les deux jambes sont-elles en peine et ont-elles obtenu la permission de rôder parfois dans le pays, afin de rappeler qu'elles n'ont pas reçu la sépulture chrétienne et exciter quelque âme compatissante à faire des recherches et à les transporter enfin au cimetière de Newton-Sands."

GÉRALD

PAUVRE BÉBÉ

C'était le premier jour de l'an, j'avais passé ma journée en visites. Je rentrais, rempli d'une douce gaieté.

J'allais donc pouvoir me débarrasser de mes gants, de ma cravate blanche, du sourire officiel; j'allais redevenir l'homme de tous les jours, après avoir été depuis dix heures du matin, l'homme du jour de l'an. Avez-vous remarqué combien l'on est banal et mécanique, ce jour-là! On est un peu comme la personnification d'une corvée. Et je songeais avec volupté au bon poêle, tout rouge qui réchauffait à cette heure notre maison, à ma robe de chambre ramagée, au bien être de chausser mes pantouffles. Je songeais surtout à ma petite Julie.

D'avance, je la voyais accourir, ses bras ouverts; ses jolis petits bras grassouillets, où les fesses tremblent comme des gouttes d'eau, dans les plis de sa chaise rose. Elle me parlait, elle me faisait fête, et sur ses joues s'étalait son beau sourire ravi. Ravi! Il y avait bien de quoi, car j'avais passé chez Sharpley et mes poches étaient bourrées de toutes sortes de choses coûteuses et charmantes. Dame! il fallait bien la gâter un peu; elle était notre seule et unique enfant.

J'étais moi-même aussi heureux qu'elle: il me semblait que c'était à moi qu'on allait faire des cadeaux, et je hâtai le pas, me sentant venir à la bouche de petits rires de joie enfantins.

Nous habitions le haut de la rue St-Denis. Notre maison avait un avantage: on la voyait de loin. C'était un de mes bonheurs, le soir, quand je rentrais, lassé et aspirant au repos, de l'apercevoir tout-à-coup dans toute sa hauteur, avec l'appel de toutes ses fenêtres et je ne sais quoi de cordial et de recueilli, qui me parlait des miens.

Il y avait un coin de la rue où elle m'apparaissait, comme si elle avait été à dix pas; puis à mesure que je montais la rue, elle s'amoin-drissait derrière les toits.

Ce sont encore là les vraies joies de la vie. On a travaillé tout le jour, on a l'âme et les sens brisés, et subitement, la vue d'un mur derrière lequel s'abrite le meilleur de vous-même, fait passer en vous une ineffable palpitation. Comme on est payé des ennuis de la journée! Comme on se promet de joie de franchir le seuil et d'entrer, de presser contre la sienne des poitrines chaudes, de voir sourire et d'entendre chanter l'âme des vieilles choses habituelles.

Ce soir-là, le couchant mettait comme une tache vermeille dans les fenêtres du toit. Encore quelques pas et je verrais toute la maison.

Et comme cela, se refaisait la connaissance de chaque jour, jusqu'au coin de rue où m'apparaissait mon home.

Les voilà bien mes fenêtres: et pour compléter la fête, j'aperçois ma femme tenant Julie dans ses bras. Elle ouvre la croisée; elle m'a vu; et par le grand carreau de la double-fenêtre elle se penche en faisant de la tête des signes d'accueil. Mon cœur bat plus vite, et oublieux de la rue, des gens qui passent, j'agite mon mouchoir au-dessus de moi! Pensez donc! toute une journée sans les voir.

Tout-à-coup—les larmes m'en viennent aux yeux en le racontant—je vis un petit corps, une petite masse de chair et de robes, rouler par-dessus la balustrade, glisser le long du mur, dans le vide, avec une rapidité effroyable; et deux bras qui s'ouvrent, un corps qui se penche, deux mains affolées qui cherchent à ressaisir ce qu'elles tenaient la minute d'avant.

Ma Julie! Mon enfant chérie! Sa mère, en jouant, l'avait laissée échapper de ses bras!

Les cheveux se dressèrent sur ma tête. Je poussai un cri, les bras tendus comme pour la recevoir, et je demeurai un instant sans voir,

sans penser,—la rue, les maisons, le ciel tournant autour de moi—comme frappé de mort. Puis le sang reflua au cerveau; je l'appelai par son nom, éperdu, et je ne fis qu'un bond jusqu'à la maison.

L'avoir quittée le matin, riante et heureuse, vrai nid de rires et de chansons, et la retrouver froide, inanimée, défigurée, ne retrouver qu'un petit cadavre. Mon enfant! Ma Julie!

Du monde était attroupé devant la maison, regardant en haut et à terre..... Mes yeux voyaient rouge.

Je mis la clef dans la serrure, et j'appelai, je criai;

Julie! Julie!

Ma femme vint audevant de moi. C'est à peine si j'osai la regarder. Elle se traînait pâle, courbée, un mouchoir dans sa main.

—Mon ami.....

—C'est terrible... je sais tout. J'étais au coin de la rue.

—Alors tu l'as vu tomber.....

—Tomber, oui.

—Oui pauvre Julie! Qu'allons-nous faire à présent?

—Hélas! mon ami, en acheter une autre.

—Jamais.

—Cependant il faudra bien. Que veux-tu que nous fassions des morceaux?

—Des morceaux!

—Je la regardai, en proie à une idée terrible. Elle me souriait; elle était folle?

—Mais malheureuse, m'écriai-je en me précipitant vers elle, où les as-tu mis, les morceaux? Je veux les voir.

J'entendis en ce moment, des gémissements dans la chambre voisine. Je poussai la porte et je vis Julie, ma petite Julie, en train de pleurer devant les débris d'un superbe bébé.

Mon enfant!

Mes yeux allaient de Julie à sa mère, aveuglés par les larmes.

—Figure-toi, me dit ma femme. Je t'avais vu venir, et pour saluer ton arrivée, je m'étais mise à faire sauter dans mes bras, le bébé—cadeau de M. Durand,—quand un faux mouvement me l'a fait tomber des mains.

C'était donc le bébé!

Ah! ma chérie, dis-je en prenant Julie dans mes bras, c'est ton tour de me rendre la vie! Tous les millions de la terre ne pourraient payer les débris de ton bébé. Mets ton chapeau; nous irons chez Sharpley.

ZIP.

L'HYGIÈNE DE LA FAMILLE

HYGIÈNE DES ALIMENTS.—Le thé

Le thé peut-il être considéré comme une boisson alimentaire?

Les Chinois, qui en mangent les feuilles après l'infusion, profitent de toutes les parties nutritives de la plante.

Pour eux, il est évident que le thé est un aliment très riche en principes nutritifs, puisqu'en en faisant usage tous les jours, ils absorbent une grande quantité de matière azotée contenue dans les feuilles.

Est-ce à dire que l'infusion du thé puisse être regardée comme un aliment?

Ceci est une autre question.

Sans doute, on ne peut méconnaître la valeur nutritive de la matière azotée, de la théine et des parties solubles que le thé renferme. Mais dans l'infusion, la proportion de ces substances n'est pas assez forte pour fournir une alimentation suffisante; Il est certain qu'un déjeuner

qui ne se composerait que d'une infusion de thé ne serait pas reconfortant. Il peut momentanément apaiser la faim, il nourrit peu, il ne répare pas.

Il n'a donc, comme aliment, qu'une valeur médiocre.

Comme boisson hygiénique, le thé a pour lui les suffrages les plus importants.

Le thé de bonne qualité donne un liquide d'un jaune limpide et doré, puissamment aromatique et qui, par sa saveur distinguée aussi bien que par ses propriétés toniques, plaît surtout, dans notre pays, aux individus adonnés aux professions intellectuelles; chez ces personnes l'usage du thé, pris avec modération, produit dans l'être physique une légère stimulation également favorable aux fonctions de deux organes qui ont entre eux une étroite relation: l'estomac et le cerveau.

C'est auprès des peuples qui font habituellement usage du thé et pour lesquels cette boisson est devenue un véritable besoin, qu'il faut recueillir les faits propres à éclairer cette question. Or, les Anglais, les Hollandais, les Belges, les Danois, les Suédois, les Russes, les Anglo-Américains sont loin de considérer cette boisson comme une boisson dangereuse. Chez la plupart de ces peuples, elle a un avantage hygiénique incontestable. Vivant dans un pays couvert pendant une partie de l'année de brouillard, au milieu d'une atmosphère souvent froide et humide, le thé, par la légère excitation qu'il développe, et surtout par la quantité d'eau chaude qu'il introduit dans l'estomac, entretient le corps dans un état de transpiration indispensable au libre exercice des fonctions et à l'entretien de la santé.

L'influence du thé noir convenablement préparé, produit en nous une excitation générale, non pas seulement temporaire, ou d'une ou deux minutes, comme toute boisson chaude dépourvue de principes excitants, mais plus ou moins durable, capable de rendre une énergie nouvelle à l'homme affaibli par la fièvre, par le froid, par la tristesse: le pouls s'accélère, la force, l'activité succèdent à l'abattement et se soutiennent pendant quelques heures, sans laisser aucun malaise.

Nous devons remarquer qu'au point de vue hygiénique, il y a une très grande différence entre l'action du thé noir et celle du vert.

Le thé noir exerce une heureuse influence, une action presque toujours bienfaisante.

Le thé vert excite avec une énergie plus grande, et souvent trop forte; il faut bien se garder d'en abuser.

Le thé noir, notamment le congo, l'un des plus salubres et des plus usités en Angleterre, agit sur les facultés intellectuelles et les dispositions morales sans apporter aucune perturbation dans les fonctions physiologiques.

Le thé vert surtout chez les personnes qui en prennent rarement, peut produire des troubles nerveux, des palpitations du cœur.

UN VIEUX MÉDECIN.

LE TOUT MONTRÉAL.

Nous extrayons de l'Observateur de Joliette le passage suivant de la chronique de Paul:

Lisez-vous le Journal du Dimanche lecteurs et lectrices? Oui n'est-ce pas. Eh bien, je vous en félicite, car la chose en vaut la peine.

Si vous ne le lisez pas, vous y perdez beaucoup, je ne vous dis que ça.

Il y a là un chroniqueur féminin qui ne ménage pas les hommes, dans ses chroniques, s'entend, car ailleurs ce doit être une tout autre affaire.

Maud, c'est le nom de la charmante chroniqueuse, ne se gêne pas de dire que les hommes sont les plus fats des animaux habitant notre globe.

Le compliment pour être féminin ne manque pas d'une certaine virilité.

Il est vrai que Touchatout, un autre chroniqueur du même journal, relève habilement le gant lancé par cette petite main fine.

Il trouve même que ce gant là sent bon.

Le malin ! il furette partout, il sent tout, il relève tout. Il est vrai que lorsqu'on s'appelle Touchatout on peut approcher de bien des choses même du gant de la gentille Maud qui dit tout haut que les hommes sont fats mais qui, tout bas, pense autrement, car elle est veuve et lorsqu'une fois une femme a perdu son mari, elle n'a qu'une chose en vue... en pleurer un second.

Je lui souhaite de tout mon cœur car elle le mérite bien.

Les amis du commandant Rivière avaient l'intention de faire célébrer, lundi dernier, à Paris, un service anniversaire de sa mort. Cette pieuse cérémonie a été ajournée jusqu'au retour en France des restes de Rivière. La mémoire d'un de ses vaillants compagnons d'armes, le commandant Berthe de Vilers, mort ainsi qu'on se le rappelle, des suites de la blessure reçue dans la même journée d'héroïsme et de dévouement, n'aura pas eu à attendre aussi longtemps un témoignage de souvenir.

Une funèbre cérémonie, que sa simplicité rendait encore plus émouvante, réunissait en effet, lundi dernier, au pied de l'autel de l'église de Saint Patern, à Orléans, l'élite de la société orléanaise, venue là pour commémorer l'anniversaire de la mort du commandant.

Toute la haute société de la ville, au sein de laquelle la jeune veuve du courageux compagnon de Rivière a trouvé un accueil des plus sympathiques, avait tenu à honneur, ainsi que les membres des OEuvres catholiques, de venir rendre un suprême hommage au brave soldat qui a payé de sa vie son dévouement à son pays.

C'est avec douleur que nous avons appris la mort du Docteur Ls. C. Sidney Craig, fils du Docteur A. B. Craig, de Montréal. Ce jeune homme plein d'avenir n'avait que 24 ans et laisse derrière lui d'unanimes regrets.

Il a succombé le 1er juin des suites d'une maladie de cœur.

Les funérailles ont eu lieu mercredi à Contrecoeur au milieu d'un grand concours de parents et d'amis.

Nous présentons à la famille nos condoléances les plus sincères.

LE COIN POUR RIRE

Le comble de la déveine pour un fabricant de poudre à canon.

Avoir un rhumatisme inflammatoire !

Certaines tribunes sont comme des puits. Quand un seau descend, l'autre remonte.

Etant donné un navire de 100 pieds de long sur 40 pieds de large, jaugeant 800 tonneaux, monté par dix-sept hommes d'équipage et n'ayant plus que quinze jours pour arriver au port, quel est l'âge du capitaine ?

— ?

—Le capitaine doit avoir trente-neuf ans, onze mois et quinze jours.

—Comment cela ?

—Mais c'est tout simple, puisqu'il a encore quinze jours avant d'entrer dans la quarantaine.

Un pédant, visitant les pompes de la ville, Disait : " Tous ces tuyaux sont à renouveler Mais il nous faut des cuirs.—La chose est très facile, Lui répondit quelqu'un, vous n'avez qu'à parler ! "

Le docteur X pratique une deuxième saignée à un de ses clients.

—Tiens, dit-il, je m'aperçois que votre sang n'a pas conservé sa vive couleur d'autrefois.

—Ne vous en étonnez pas, réplique le malade, depuis ma première saignée je ne bois plus que du vin blanc.

COURRIER DES THÉÂTRES

Mr. Barnett mérite les approbations sans réserve du public *dilettante* de notre ville pour la façon magistrale dont il a monté les *Pirates de Penzance*. Tout est bon, tout est à l'unisson, artiste, orchestre, chœurs. La salle du *Crystal Palace Opera House* était comble jeudi soir au lever du rideau ; près de 3000 personnes comprenant l'élite de notre Société étaient présentes. Les costumes étaient de toute beauté et les décors ne laissaient rien à désirer. Nous ne ferons qu'une petite critique : pourquoi laisser les spectateurs dans l'obscurité et n'éclairer que la scène pendant presque toute la représentation ?

Signor C. Brocolini dans le rôle de Richard, le roi des pirates, a obtenu un grand succès. M. Alfred Wilkie, l'apprenti pirate Frederick, a joué et chanté comme un véritable artiste. M. W. H. Seymour, qui relève de maladie s'est tiré à son honneur du rôle difficile du major général, son solo dans la chapelle a été chanté délicieusement.

Mademoiselle Janet Edmonson dans le rôle de Mabel et Mad. C. E. Knowles dans celui de Ruth ont fait plaisir au public et ont récolté de nombreux bravos.

Les *Pirates de Penzance* resteront sur l'affiche encore quelques jours et nous ne saurions trop engager les amateurs à aller voir cette charmante pièce.

Patience et *Iolanthe* ont été jouées également cette semaine devant des salles combles.

La semaine prochaine on jouera *Billee Taylor*.

LE MONSIEUR AU MONOCLE.

MODES DU JOUR

On ne saurait à cette époque de l'année apporter trop de soin dans le choix du manteau, pardessus ou mantelet.

Le vêtement qui recouvre la toilette doit être en harmonie de ton et de richesse avec cette dernière. Trop riche, il écrase la robe et indique un manque de goût et d'unité des plus déplaisants ; trop simple ou trop pauvre il détruit tout l'effet que l'on espérait obtenir d'une robe coûteuse et élaborée.

La question, cette année est assez simplifiée par l'emploi presque général du noir ; rien n'est plus facile que de s'habiller en noir. Avec une robe noire on peut mettre n'importe quelle confection pourvu que cette dernière soit garnie d'un peu de dentelle ou de rubans.

Mais avec une toilette claire il n'en est pas de même ; et c'est dans ce cas qu'il faut déployer tout

son talent pour ne pas tomber dans l'un des excès que je viens de signaler. On peut, dirai-je tout d'abord, avoir pour les toilettes claires un mantelet quelconque fait du même matériel s'y rapprochant comme ton et couleur. On porte énormément, en ce moment, avec les robes de mohair ou de voile des pélerines soit de même étoffe, soit de velours. Ces pélerines qui recouvrent les épaules descendent jusqu'au bas des manches, que l'on porte très courtes, se rattachent au cou par un simple collet droit et étroit. Ces formes sont d'autant plus en faveur qu'elles sont légères et pas du tout chaudes comme on pourrait le supposer.

En dehors de ces fantaisies peu coûteuses et qui viennent varier les ressources de la garde-robe, il est indispensable, pour la ville et les visites, d'avoir une sortie noire et d'un style assez riche. La mode sans contredit est au dolman, patron que je n'ai jamais beaucoup aimé. Je lui reproche bien des choses, d'abord il date trop, c'est-à-dire que son règne finira promptement et comme il coûte assez cher il ne peut convenir qu'à des bourses bien garnies, et puis ce n'est pas un manteau commode. Bien fait, il gêne les mouvements des bras ; mal fait, il montre, par ses grandes surfaces sans coutures, toute l'ignorance de sa confectionneuse et ressemble à un sac déchiré. Je lui préfère de beaucoup à ce roi du jour, la simple jacquette à revers ou droite devant et légèrement cambrée sur la hanche en remontant sur le pouf, avec basques fendues, le tout garni d'un flot de dentelle et de jais, pour moi ce manteau modifié dans ses détails selon le goût du jour est le vêtement par excellence ; fait en beau cachemire il durera des années parce qu'il pourra toujours à l'aide de garnitures nouvelles, être mis à la mode du jour.

Mais le vent est au dolman, va pour le dolman et toutes mes préférences ne prévaudront pas contre l'opinion générale. J'avoue que quand je me trouve en face d'un de ces derniers manteaux, bien coupé et bien garni je suis un peu réconciliée avec lui et que si je n'en veux pas pour moi, par économie probablement, je le trouve charmant pour les autres. J'ai vu, ces jours-ci, des patrons importés de Paris qui avaient tout à fait grand air ; ils étaient riches, pimpants, presque étincelants, ils apportaient avec eux un parfum parisien qui vous montait à la tête ; les décrire serait inutile allez les voir, vous les trouverez chez MM. Boisseau & Frère, s'ils ne sont pas déjà vendus.

PÉPIA.

P. S.—Une de nos abonnées me demande de lui indiquer un riche modèle de vêtement noir qui ne coûte pas trop cher.

Ce programme semble assez difficile à remplir au premier abord ; cependant comme rien n'est impossible à qui veut bien faire et que mon plus grand désir est de me rendre utile aux abonnées du *Journal du Dimanche*, j'ai cherché et j'ai trouvé le moyen d'avoir un riche vêtement à prix modéré.

Le modèle que je vais indiquer est de la plus haute nouveauté ; il fait genre.

Faites tailler un petit paletot, à manches assez courtes, poulx de soie noir. Vous le garnissez devant d'un seul volant, de dentelle, haut de 12 pouces environ ; et derrière, vous couvrez de trois ou quatre rangs de cette même dentelle une tunique de tulle ajustée au paletot et se prolongeant jusqu'à une courte distance du bas de la robe en décrivant aussi un peu la traîne.

Après avoir couvert cette traîne de dentelle, il reste une lacune au haut du tulle, à la place que les volants laissent un peu cintrée. On garnit cette place

d'un fouillis de petite dentelle noire formant coquille d'où sortent deux boutons de passementerie retombant comme le cactus et ornant ainsi le vêtement à la hauteur de la taille.

Les manches sont garnies par des flots de dentelle.

En calculant que la dentelle imitation coûte relativement très bon marché, on aura un vêtement du dernier genre et de la plus grande richesse à des prix très modérés.

Avec un corsage de rechange on peut transformer cette toilette de ville en toilette de dîner ou de soirée.

P.

LE JOURNAL DU DIMANCHE ILLUSTRÉ

NUMÉRO DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

OPINION DE LA PRESSE

De la *Minerve* :

Nous avons pu voir ce matin une épreuve du *Journal du Dimanche*, numéro illustré du 24 Juin. Jamais œuvre artistique pareille n'a été exécutée au Canada et nous doutons fort qu'on ait jamais rien fait de supérieur en Europe. C'est tout simplement un chef-d'œuvre dont la publicité soulèvera, nous en sommes certains, un cri général d'admiration et portera bien haut le nom de M. Julien, favorablement connu déjà comme dessinateur. Nous ne parlons que des gravures, la partie littéraire ne figurant pas sur l'épreuve qu'on nous a fait voir.

Le frontispice du journal est consacré à l'apothéose de Duvernay, le fondateur de la Société Saint Jean-Baptiste. Sur une teinte douce se détache, en bas-relief, un médaillon représentant on ne peut plus fidèlement et artistiquement les traits du grand patriote. D'un côté l'aurore "1834," de l'autre le soleil dans tout son éclat, "1881." Ça et là, autour du médaillon, des figures allégoriques du plus bel effet.

La gravure suivante représente la cavalcade : saint Louis, ses chevaliers et ses pages. Puis viennent successivement : saint Louis prenant l'apothéose à Saint-Denis, la procession de bateaux devant Montréal, la bataille de Chateauguay, le grand défilé des chars historiques, un bal dans le bon vieux temps [1796], Québec, Sorel, Trois-Rivières et partie de Montréal en 1800, tournois et jeux de chevalerie, apothéose de saint Louis et une foule d'autres sujets, le tout d'un fini égal à celui de la première page.

Pour apprécier l'œuvre dans ses parties il faudrait l'avoir étudiée à loisir, et nous n'y avons jeté qu'un coup d'œil. Nous dirons cependant que la "bataille de Chateauguay," reproduite sur toile, suffirait, tant par sa conception générale que par la fidélité des détails, à classer son auteur parmi les artistes supérieurs.

Le *Journal du Dimanche*, édition spéciale du 21 juin, sera un succès. Déjà 35,000 copies en ont été retenues aux Etats-Unis. La vente régulière en sera commencée entre le 10 et le 15 courant.

Du *Monde* :

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner une courte description des magnifiques gravures du numéro de la Saint-Jean-Baptiste du *Journal du Dimanche*, qui contient avec exactitude, le programme illustré des cinq jours de fête qu'on doit célébrer avec tant d'éclat à l'occasion de ce glorieux cinquantième.

Le *Journal du Dimanche* est l'organe officiel de la Société Saint-Jean-Baptiste et est le seul qui ait eu les dessins des chars allégoriques et des différents tableaux qui représenteront les divers événements de l'histoire du Canada.

Nous félicitons ce journal de l'idée patriotique qu'il a eue d'illustrer la célébration de notre fête nationale, en laissant un souvenir vivant de cette démonstration grandiose.

Sur la première page est le portrait de M. Ludger Duvernay, le fondateur de la Société Saint-Jean-Baptiste, avec dessins allégoriques. L'un représente la fondation de la Société, en 1834, par un soleil levant, et l'autre représente la Société dans toute sa splendeur, par un soleil brillant du midi.

La seconde gravure, c'est St-Louis, avec ses chevaliers et ses pages. Dans un des tableaux magnifiquement exécutés, on voit le roi prenant l'apothéose à St-Denis.

A cette page figurent aussi la grande procession des bateaux

à vapeur qui aura lieu pendant les fêtes, ainsi que les courses des sauvages.

La troisième page représente la bataille de Chateauguay. On reconnaît parfaitement De Salaberry marchant contre l'ennemi avec ses trois cents braves Canadiens. Ce tableau est un véritable chef-d'œuvre.

Sur la quatrième page est le grand défilé des chars allégoriques représentant tous les faits historiques. Dans un coin du tableau s'élève le magnifique autel en plein air où se dira la messe. L'architecture est de fort bon goût et les dessins sont parfaits.

La cinquième représente une danse du bon vieux temps, le menuet qui est plus gracieux que les danses de nos jours. Cette page contient aussi des vues très exactes de Québec, Trois-Rivières, Sorel et de la rue Notre-Dame, à Montréal, en l'année 1800.

La sixième page est consacrée aux grands tournois, jeux de chevalerie et combats singuliers qui auront lieu sur les terrains de l'exposition.

La page suivante est grave et solennelle. Elle représente l'apothéose de Saint Louis par le couronnement du roi de la cavalcade, sur le terrain de l'exposition. Deux femmes qui représentent, l'une la justice et l'autre la foi, viennent déposer la couronne de France sur la tête royale.

Il y a maintenant une page double du journal retraçant avec beaucoup de naturel le passage de la cavalcade sur la rue Notre-Dame, avec le roi, accompagné des princes du sang et des pages et suivi par au-delà de cent cavaliers. C'est un tableau des plus imposants qui dénote un talent artistique vraiment remarquable.

Quelle chose de très gentil, c'est un poème illustré de notre poète lauréat, M. Fréchet. La page consacrée au petit St. Jean-Baptiste est aussi tout à fait délicieuse.

Ce numéro du journal sera en vente vers le 12 ou le 15 de Juin. Comme tout le monde aimera à se procurer ce beau souvenir de notre fête nationale, il sera fait un tirage considérable. Les propriétaires ont déjà fait des contrats pour pas moins de 35 mille copies destinées aux Etats-Unis. Le premier tirage sera de 50 mille. Le prix ne sera que de 25 cts.

Nous devons ajouter à la louange de leur auteur que ces tableaux ont été faits par M. H. Julien et révèlent un véritable génie artistique. Ils font honneur à la maison Burland d'où ils sont sortis. C'est la même maison qui a exécuté le numéro du carnaval du *Star*.

Tous les connaisseurs s'accordent à dire que ce journal illustré est un chef-d'œuvre qui surpasse tout ce qui s'est fait jusqu'ici au Canada et aux Etats-Unis. C'est une œuvre d'art d'un grand mérite qui fait honneur au *Journal du Dimanche*.

Du *Witness* :

On nous a montré une épreuve du remarquable numéro illustré que le *Journal du Dimanche* doit publier comme souvenir de la grande fête canadienne-française. Les dessins ont été exécutés par M. Julien et l'impression est faite par la Cie de Lithographie Burland. La page frontispice contient un magnifique médaillon-portrait de Ludger Duvernay le fondateur de l'association St. Jean-Baptiste. On remarque dans ce numéro magnifique des dessins de la cavalcade avec le Roi précédé de ses pages, du tournoi sur le terrain de l'Exposition et le couronnement de St-Louis. Sur une autre page, c'est une scène d'intérieur canadien montrant les ancêtres de nos habitants dansant le menuet ; puis des vues de Montréal, Québec, Trois-Rivières et Sorel en 1880. Une double page illustrée avec beaucoup de goût nous fait voir les chars allégoriques passant sous un arc de triomphe de la rue St-Joseph, et l'autel en plein air.

Du *Post* :

Nous avons pu, grâce à l'obligeance de M. E. Dansereau, jeter un coup d'œil sur l'épreuve du *Journal du Dimanche* illustré destiné à rester comme souvenir de la célébration du cinquantième. Ce journal est vraiment superbe, la première page surtout qui contient le portrait de Ludger Duvernay est tout à fait remarquable. Nous y voyons aussi, sur d'autres pages, des vues de Montréal, Sorel, Trois-Rivières, Québec en 1800, des dessins de la cavalcade historique et allégorique, la procession de bateaux, des portraits très réussis de l'Hon. Juge Loranger, Hon. M. Thibaudeau, MM. Trestler et Perreault. Cet œuvre d'art fait grand honneur à l'artiste, M. Julien, et au graveur, M. Burland. Nous apprenons que M. Dansereau a déjà vendu 35,000 numéros de ce journal et espère en vendre encore deux fois autant.

La *Gazette* publie une appréciation très flatteuse et à peu près identique à celle du *Post*. Le *Star* fait de même ; toute la presse enfin se répand en éloges sur ce numéro illustré du *Journal du Dimanche* qui est appelé à faire sensation.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE.—LE MAUDIT

XIII

LE BOUQUET.

(Suite.)

Le curé avait descendu les marches de l'escalier, puis, aidé de Roch, il était monté en selle.

—Vous accompagnerai-je, monsieur l'abbé ? demanda l'orphelin.

—Non. C'est inutile. Il vaut mieux que tu gardes la maison. Veille bien à tout.

—Je n'oublierai rien, monsieur le curé.

—A bientôt donc.

Et donnant un petit coup de talon dans les flancs du Linot, le curé disparut avec sa monture.

Roch essuya une larme et rentra au presbytère. Il trouva Marie agenouillée devant une statuette de la Vierge. La jeune fille ne l'aperçut point. Il la contempla un moment ; puis, ne voulant pas la troubler, il se retira sur la pointe des pieds.

Allant devant lui sans savoir où, le sacristain était arrivé à un endroit appelé le bosquet des Pins. C'était un lieu désert et sauvage, où les jeunes gens de la Chénaie, garçons et filles, allaient au printemps cueillir les violettes. Bien des fois Roch y était venu avec Marie, quand ils étaient enfants, et courant de ravin en ravin au risque de se casser le cou, pour obéir aux caprices de sa compagne il avait récolté à pleines brassées ces prémices de l'année, tandis que Marie effrayée, tendait toute tremblante ses petites mains vers lui en criant : Prends garde ! tu vas te tuer.

On eût dit que ce cri venait encore une fois de frapper les oreilles de l'orphelin, au moment où il arrivait sur une éminence qui dominait ce site et où quelques pins disposés en quinconce formaient par l'entrelacement de leur feuillage une voûte de verdure.

Grâce à cet abri et à celui des rochers environnants qui servaient de barrière au vent du nord, l'éminence que Roch venait de gravir était un véritable parterre émaillé des fleurs champêtres les plus variées et les plus riches en couleurs.

Il eut un sourire de satisfaction. La nature semblait s'être mise en fête et l'inviter à la dépoillier.

Les plus belles fleurs se cachaient dans les anfractuosités du rocher : c'était une raison de plus pour les y chercher. Posant les pieds l'un après l'autre sur les aspérités et se retenant aux racines des arbres, il opéra sa descente.

Un faux pas, un mouvement mal calculé l'auraient infailliblement précipité dans l'abîme ; mais le sacristain était accoutumé à ce jeu, et, lesté comme le chamois, il se riait d'un danger qui n'existait pas pour lui.

Il connaissait d'ailleurs chaque pouce de terre du village, et il eût pu parcourir le bosquet des Pins les yeux fermés, sans se heurter à rien et sans se perdre. Aussi sa besogne ne tarda-t-elle point à être achevée : il se trouva bientôt en possession du plus splendide bouquet que l'on eût pu cueillir dans les montagnes de la Chénaie.

Comme s'il eût porté un trophée, il se dirigea à pas précipités vers l'église, où il arriva juste à l'heure de l'Angelus. Sans quitter son bouquet de la main il sonna la cloche qui, ce matin-là, vibra avec une force inusitée. La dernière vibration n'avait d'ailleurs pas cessé, que Roch traversait la petite place qui séparait l'église du presbytère.

La porte était restée ouverte, comme elle l'était à son départ. Il entra et pénétra dans la cuisine, où il se trouva dans la plus complète obscurité.

Il vit toutefois au fond de la pièce un point lumineux. C'était l'âtre où se consumaient encore quelques tisons. Un vieux chat au poil gris y chauffait ses membres perclus.

Roch eut un soupir. Cette obscurité l'enveloppait corps et âme. Il voulut s'y arracher et, sortant de la pièce, il prit, serrant toujours avec soin son bouquet, l'escalier qui menait à l'étage supérieur. C'était là qu'étaient les chambres du curé et de Marie.

La jeune fille était encore levée. Par sa porte ouverte, Roch la vit assise à sa fenêtre interrogeant l'horizon. Une bougie allumée éclairait la chambre.

—Marie ! dit le sacristain en contenant autant que possible son émotion, vois ce bouquet que j'ai cueilli pour toi, cette nuit, dans la montagne.

Aux premières paroles de Roch, la jeune fille avait levé la tête, mais en entendant qu'il ne s'agissait que de fleurs, elle était retombée dans sa méditation.

—Tu n'as donc pas compris, Marie ? dit le jeune homme avec trouble.

—Oh ! pardon, mon frère, je suis si malheureuse !

—Pourquoi ? dit-il, sans trouver d'autre parole.

—Roch ! mon ami ! tu es libre, toi ! Mais, si tu y vas, il va partir, il sera soldat, et j'en mourrai de chagrin.

Cette exclamation retentit dans le cœur du pauvre orphelin comme le dernier coup qu'attend un condamné.

Il se tut.

Le bouquet tomba de ses mains.

Mais, faisant presque aussitôt un effort sur lui-même, il saisit avec effusion l'une des mains de la jeune fille, et d'une voix dont rien ne saurait reproduire la navrante expression :

—Tu l'aimes, Marie, je le sais, dit-il, mais réponds à la prière que t'adresse un frère : est-il digne de ton amour ?

—Crois-tu, Roch, que je l'aimerais sans cela ?

—C'est bien. Je sais ce qu'il me reste à faire.

Adieu. Tu seras heureuse, je le jure. Aie foi en ton frère.

Et sans attendre que Marie l'interrogeât, qu'elle lui demandât à s'expliquer, il se jeta dans l'escalier, en descendant les marches quatre à quatre, sortit comme un fou du presbytère, passa devant l'église, franchit la passerelle et se perdit dans le chemin qui menait à la montagne.

XIV

COEUR D'OR ET VESTE DE BURE.

La nuit était sereine. Les étoiles semées sur la voûte du ciel la piquaient comme autant de globes d'or. A l'horizon, baigné dans une douce clarté, se dessinait vaguement le disque de la lune.

Roch suivait un sentier latéral à la route de Salamanque. Il se trouva, au bout de quelque temps, perdu dans la solitude et le silence, loin des maisons de la Chênaie, sans autre témoins que sa conscience et Dieu.

Nu-tête, — car dans sa précipitation il avait oublié son chapeau, — il passait entre les arbres comme un spectre, affolé, brûlant le sol sous ses pieds, insensible aux caresses de la brise, et tirant de temps à autre son mouchoir de sa poche pour éponger son front inondé de sueur.

Tout à coup il heurta une grande pierre couchée au bord de la route, et brusquement arrêté dans sa course, il se laissa tomber sur ce banc rude et glacé. Jusqu'à ce moment le flot de ses pensées s'était trouvé en quelque sorte contenu ; ou plus tôt il n'avait point été assez maître de sa raison pour sentir l'oppressante douleur qui lui piquait le cœur comme un taon. Mais maintenant que le changement d'attitude du corps produisait un changement de direction de l'esprit, il se voyait comme entraîné par une avalanche au fond d'un précipice insondable, et sous l'amertume de ses peines, il pleurait à chaudes larmes.

—Aveugle ! insensé ! s'écriait-il en s'adressant à lui-même. Pourquoi n'avoir pas compris plutôt ? Ne l'a-t-il pas dit : tout est perdu pour elle si Diégo part ?... Il ne partira point. Que m'importent à moi la souffrance et la mort, que m'importe de sentir mon âme labourée par les épines, si Marie est heureuse ? ma résolution est prise. M'affliger plus longtemps serait d'un égoïste. Dieu ne me dicte-t-il point ma conduite ? J'étais fou de m'imaginer qu'elle pût avoir pour moi d'autre sentiments que ceux de l'amitié. N'est-elle pas fraîche et délicate comme la violette que j'ai tant de fois cueillie pour elle ? Ne suis-je pas à ses yeux le paysan grossier et sans culture, sans famille et sans avoir, sans instruction et sans avenir ? Et j'ai voulu me mesurer avec ce jeune homme riche, accoutumé aux manières élégantes de la ville, élevé dans les collèges, pourvu de grades ! Ah ! pauvre Roch ! quelle figure tu eusses fait à côté d'elle !

Tout en parlant ainsi à voix haute, il avait levé les yeux et vu se dresser à quelque pas dans le clair obscur les ailes du moulin du carrefour. Le hasard l'avait en effet porté dans cette direction.

Était-ce bien le hasard ?

Neuf heures sonnaient quand Roch se leva. Il marcha d'un pas décidé vers le moulin. Deux ou trois chiens accoururent en aboyant. Il continua d'avancer sans prendre garde à eux. Arrivé à la porte de l'habitation, il frappa. Un homme d'une cinquantaine d'années vint ouvrir : c'était le père de Rafaël.

A lueur de sa lanterne, le meunier reconnut le sacristain.

—Roch ! dit-il étonné. Et d'où viens-tu à cette heure ? Y a-t-il quelque malheur chez toi ?... L'abbé Juan est-il malade ou mort ?

Roch n'avait répondu à aucune des questions ; il s'était contenté d'entrer dans la cuisine, où le meunier le suivit.

Près de l'âtre était assise la meunière. Dans un coin de la pièce trois ou quatre ouvriers s'occupaient à divers travaux.

Roch avait pris place auprès de la tante Paca, mais sans desserrer les lèvres.

Plus le meunier le contemplait, plus il était surpris de la mine épouvantée du jeune homme.

—Nous diras-tu enfin ce qui t'amène ? demanda-t-il. Est-il arrivé quelque accident au presbytère ? Comment vont monsieur le curé et Marie ?

Au nom de la jeune fille, Roch soupira profondément, puis essuyant du bout de sa manche la grosse larme qui perlait sous sa paupière il fit un geste significatif, et d'une voix à peine intelligible :

—J'ai à vous parler, dit-il.

Le meunier connaissait de trop longue date le sacristain pour ne pas comprendre qu'il s'a-

gissait d'une affaire sérieuse, et son imagination volant rapidement d'une hypothèse à l'autre, il finit par se dire que Roch avait eu sans doute quelque différend avec l'abbé et qu'il venait chercher un appui au moulin.

Cette supposition flattait singulièrement l'amour-propre du meunier. A vrai dire, le brave Blas n'aimait point à mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, mais il n'en savait pas moins gré au sacristain de l'avoir choisi tout d'abord pour arbitre, pour conseiller ou pour intermédiaire. Aussi le regarda-t-il avec bienveillance attendant patiemment la confiance ou l'aveu du jeune homme. De son côté, la tante Paca ne quittait pas des yeux le pauvre garçon, dont la physionomie bouleversée l'intriguait tout autant que son mari.

—Il est évident, se dit-elle mentalement, que le frère du Linot a perdu le peu de raison qui lui restait.

Quant à Roch, il ne s'apercevait pas de l'effet qu'il produisait. Il avait pris Blas par le bouton de sa veste, et d'une voix mystérieuse :

—On m'a assuré, dit-il que vous cherchez un remplaçant pour votre fils. L'avez-vous trouvé ?

A cette question, fort naturelle, mais tout autre que ce qu'il attendait, le meunier dérouté resta coi comme s'il n'eût point eu de réponse à donner.

Mais la meunière, plus avisée et avertie d'ailleurs par l'instinct maternel, comprit ou devina ce que le sacristain n'avait pas encore dit. Elle leva brusquement la tête et d'un geste significatif invita le jeune homme à s'expliquer plus clairement.

Roch n'avait au reste point attendu qu'on lui parlât, il avait sur le même ton répété sa demande :

L'avez-vous trouvé ?

—Mon fils a donc quelque chose à voir dans cette affaire, dit le meunier, suivant si bien le cours de ces propres idées qu'il croyait déjà avoir reçu une première confession.

—L'avez-vous trouvé ? Oui ou non ? Répondez-moi franchement, répéta Roch pour la troisième fois.

—Eh, mon Dieu, non, s'écria la tante Paca, impatientée de savoir où le jeune homme voulait en venir.

Effectivement, ajouta Blas, qui avait fini par reconnaître qu'il s'était trompé dans ses suppositions. Jusqu'ici nous avons fait tout ce qui était possible sans réussir. Il n'y a pas un seul garçon du village qui veuille accepter le marché, si avantageux que nous le fassions. On a beau être acheteur, encore faut-il trouver vendeur. A la Chênaie, il n'y en a pas. J'irai demain à Salamanque et j'y rencontrerai bien, si Dieu me vient en aide, quelque désœuvré qui ne fera point fi d'un sac de douros pour prendre un fusil sur l'épaule.

—Vous n'aurez pas besoin d'aller à Salamanque, oncle Blas, murmura Roch.

—Que dis-tu, muchacho ? s'exclama la meunière qui s'était levée en sursaut.

—Je dis, tante Paca, que puisque vous offrez un sac de douros pour un homme, autant vaut que cette aubaine me profite à moi qu'à un autre.

—A toi ! Tu remplacerais notre fils ?

—Notre fils ! accentua Blas, en manière d'écho.

—Je parle sérieusement, il y a longtemps que j'ai envie de servir ; pourquoi laisserais-je échapper l'occasion ?

Approuvé, s'écria la meunière, en prenant Roch dans ses bras et en faisant, toute heureuse de garder Rafaël au moulin, sonner sur les joues du sacristain deux gros baisers en guise d'arrhes.

(A suivre.)